

Ressource ou ressources ?

L'ambivalence de la relation entre Lyon et ses fleuves

Lorsque au début du XX^e siècle il fut pour la première fois question d'installer dans chaque immeuble lyonnais un compteur pour économiser la ressource en eau potable puisée dans la nappe du fleuve, Edouard Herriot déclara qu'il ne saurait être question de mesurer l'eau aux habitants d'une ville qui a la chance d'être traversée par le Rhône. Cette envolée lyrique (soumise à révision quelques mandats plus tard) traduit parfaitement l'ambivalence de la relation que des générations de lyonnais ont entretenu avec leurs fleuves. La présence du Rhône et de la Saône, plus encore leur rencontre, sont célébrés de façon rémanente à travers les siècles comme un élément fondamental de l'identité lyonnaise, un mythe où la ville se ressource. Mais le fleuve, ce fut aussi des ressources faciles à exploiter, à portée de main, que l'on a longtemps crues renouvelables à l'infini : ressources énergétiques, hygiéniques, de circulation... Bref, le regard multiséculaire porté par les urbains sur le fleuve est un mélange inextricable de célébration et d'utilitarisme.

Les deux derniers siècles ont porté à leur paroxysme l'exploitation utilitaire des fleuves par la ville. Pour autant, il ne faudrait pas imaginer quelque âge d'or d'un rapport harmonieux et bucolique entre la nature et la ville. Si le Rhône, tout d'abord frontière, puis fleuve peu domptable, fut jadis relativement épargné, la Saône est complètement intégrée au fonctionnement économique et social de la cité depuis des siècles. Rives, ponts et chenal furent les supports d'activités et de circulations dont la densité et la diversité sont aujourd'hui inimaginables.

Néanmoins, ces cent cinquante dernières années ont indiscutablement amené une profonde transformation de la réalité fluviale urbaine. Les fleuves sont devenus des espaces tellement fonctionnels qu'on a l'impression d'en avoir perdu le sens. Au départ, la protection contre les inondations amène l'endiguement du Rhône et l'exhaussement des quais, mesures certainement nécessaires mais que l'extension de la ville sur la rive gauche du Rhône et la protection des intérêts économiques qui en découlent rendent alors encore plus indispensables. Les terres alluviales se présentent désormais comme une ressource presque infinie pour l'urbanisation, d'autant que le XIX^e siècle considère le franchissement du Rhône à la fois comme la destinée inéluctable de la ville et la marque de la marche en avant irrésistible du progrès.

Cette première réduction fonctionnelle du fleuve en amène d'autres. Le Rhône n'est plus vu que comme un flux inépuisable, capable d'alimenter la ville en énergie (Cusset et Pierre-Bénite), en eau potable par le biais de sa nappe sous-fluviale. Le Rhône se réduit aussi un débit qui permit aux villes riveraines de différer pendant plusieurs décennies en toute bonne conscience la création de stations d'épuration pour traiter leurs eaux usées ou polluées. Cela fut jusqu'aux bas-ports sur lesquels on imagina pendant près de trente ans faire passer l'autoroute Paris-Lyon-Marseille avant de les dédier par défaut, comme ceux de la Saône, au stationnement automobile.

Depuis une quinzaine d'année, les pouvoirs publics comme les principaux acteurs de l'aménagement fluvial semblent désormais stigmatiser ce fonctionnalisme excessif. On ne parle plus désormais que de re-naturation des berges, de redécouverte du fleuve, de réconciliation entre la ville et l'eau, etc. On redécouvre aussi et l'on met en exergue les usages ludiques et vernaculaires du fleuve, en bref toute la ressource patrimoniale qui était restée en filigrane pendant ce temps d'intense exploitation. Simple retour de balancier ou rupture profonde ? La redécouverte de l'écologie urbaine du fleuve correspond-elle à un véritable changement social ou à un effet de mode ? la réponse à ces questions est importante si l'on veut imaginer les avènements possibles de la relation que nous entretenons comme urbains avec les fleuves.

On ne lancera ici que quelques pistes. Tout d'abord, la valeur symbolique et la valeur économique du fleuve ne sont pas irréconciliables. Ainsi l'espace très utilitaire de la digue qui longe le parc de la Tête d'or fut suffisamment transformé par la présence de la Foire Internationale de Lyon pendant un demi-siècle au point que l'on imagina pas faire autrement que de consacrer ce lieu à une fonction prestigieuse dans le projet de la Cité Internationale. Mais cette transformation d'un espace utilitaire en haut-lieu symbolique a demandé beaucoup de temps, alors que bon nombre d'opérations urbaines ne se servent du fleuve que comme simple argument de vente.

Par ailleurs, le nouveau rapport de la société urbaine au fleuve ne s'inventera sans doute pas uniquement dans le cœur historique de la ville mais aussi en périphérie d'agglomération : dans le parc de loisir de Miribel-Jonage par exemple, naguère dernier avatar du fonctionnalisme urbain, aujourd'hui laboratoire de la « ville renaturée » ; à partir de la restauration du vieux Rhône en aval de Lyon, à Montmerle sur la Saône ou encore à Givors. Ces projets, expériences et pratiques « périphériques » sont à observer et à comprendre au moins autant que ce qui se trame autour du confluent au centre du grand Lyon. Au delà des envolées lyriques, si brillantes soient elles, notre réinvention du fleuve en est à son début.